

début du seizième siècle les monnaies et mesures en usage dans l'Antiquité et, plus généralement, de décrire le mode et le train de vie des Anciens. Livre massif, de lecture difficile, le *De asse* essuya des critiques, en particulier d'Érasme, ce qui n'empêcha pas son auteur d'en donner dès 1516 une seconde édition augmentée. Quelques années plus tard, en 1522, il en fit paraître, en français cette fois, un résumé de 78 feuillets, débarrassé de la plupart des développements adventices qui grevaient la structure du *De asse*, mais fondé, aussi, sur les résultats de recherches nouvelles. C'est ce texte, intitulé *Summaire et epitomé*, que nous livre ici une édition critique, malheureusement posthume, de M.-M. DE LA GARANDERIE (1913-2005), complétée par L.-A. SANCHI. Dans la transcription du texte français, l'éditrice s'est efforcée d'intervenir le moins possible, mais il lui a fallu malgré tout réduire un certain nombre d'anomalies de graphie et de ponctuation : éditer n'est pas simplement transcrire. Le résultat nous a paru tout à fait satisfaisant, en ce qu'il concilie la lisibilité et la fidélité à l'original. Signalons aussi que les références précises aux citations ou paraphrases d'auteurs latins et grecs sont ajoutées entre crochets droits dans le fil du texte, ce qui est bien utile.

Grâce à l'initiative d'Alain Segonds, codirecteur de la collection « Les Classiques de l'Humanisme », on a ajouté au texte français, en notes de bas de page, les extraits latins correspondants tirés du *De asse*, avec leur triple pagination dans les éditions de Venise (1522), Lyon (1542) et Bâle (1556). Cette disposition, qui ne constitue pas un commentaire proprement dit, permet dans l'immédiat de se livrer à de fructueuses comparaisons entre les deux œuvres et donc d'analyser la méthode de travail de leur auteur. Le volume se termine par une postface de L.-A. SANCHI, deux index et un glossaire.

En concluant son introduction, M.-M. DE LA GARANDERIE écrivait : « L'*Epitome* du *De asse*, éelos à l'aurore de la numismatique et de l'économie politique, est une pièce à mettre sous vitrine au musée de la recherche scientifique. » Nous souhaitons, pour notre part, qu'après l'heureuse publication de l'*Epitome*, on voie bientôt paraître en France une édition du *De asse*, critique et commentée, c'est-à-dire monumentale, comme le livre lui-même.

Hubert ZEHACKER.

Marie-Christine GOMEZ-GÉRAUD (dir.), *Biblia. Les Bibles en latin au temps des Réformes*, collection « Religions dans l'histoire » : Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2008, 274 pages + xii pages de planches insérées après la page 16.

Cet ouvrage collectif est hébergé aux Presses de Paris-Sorbonne, mais il n'émane pas de cette Université. Il a été concocté à l'Université de Picardie (Amiens), où travaillent la coordonnatrice, qui signe aussi l'Introduction et une contribution, et plusieurs intervenants. Les autres auteurs se répartissent équitablement entre diverses Universités de banlieue parisienne, de province, de la francophonie wallonne et suisse, et d'autres savantes institutions. Il n'est pas indispensable d'officier sur la Montagne Sainte-Geneviève pour rassembler ainsi des énergies autour d'un sujet original, et l'on se réjouit de ce signe de vitalité.

La quatrième de couverture énonce très précisément le dessein de l'ouvrage : « On a souvent associé le xvi^e siècle et l'avènement du protestantisme avec l'écllosion des Bibles en langue vernaculaire. L'on dit encore trop facilement, et d'une manière un peu simpliste, que le Moyen Âge lit la Bible en latin, mais que la Réforme brise cette habitude et traduit l'Écriture dans la langue des peuples. Or, en plein

xvi^e siècle, dans les milieux catholiques comme dans les milieux protestants, fleurissent de nombreuses traductions latines de la Bible. Cette situation méritait une synthèse. » Sommes-nous vraiment en présence d'une synthèse ? Oui et non. Non, au moins en partie, parce que plusieurs des intervenants, comme il est assez naturel, approfondissent une recherche de détail pour laquelle ils sont particulièrement compétents, sans plus. Oui cependant, parce que l'Introduction, l'article de conclusion, et plusieurs contributions posent bien le problème d'ensemble, et que certaines recherches de détail portent sur des cas particuliers vraiment significatifs, ce qui élargit la portée des leurs résultats. Le latiniste plus classique qui a été chargé de ce compte rendu se gardera de juger dans le détail et sans compétence des travaux concernant le xvi^e siècle. Il préfère partager avec ses lecteurs ce que ce livre lui a appris et lui suggère, à lui latiniste un peu familier de la littérature ancienne chrétienne.

En tête du livre, trois articles portent sur la Bible latine au Moyen Âge. De la contribution de G. LOBRICHON (« Les traductions médiévales de la Bible dans l'Occident latin »), je retiens d'abord que des traductions de textes bibliques en haut-allemand apparaissent dès le neuvième siècle, qu'au douzième se multiplient traductions, paraphrases et commentaires en langues vulgaires, qu'on relève également une Bible en français au temps de saint Louis, bref que les traductions dans les langues comprises de tous n'ont pas attendu Luther, traductions à partir du latin bien sûr, car l'Occident avait alors renoncé à se servir des originaux hébreux et grecs. Mais je retiens surtout qu'on peut mettre en doute l'existence d'une révision carolingienne de la Vulgate, que les efforts de réforme du onzième siècle n'ont pas produit de texte unique, qu'il n'y a pas eu non plus de véritable unification au treizième, et que somme toute durant toute l'époque médiévale les manuscrits dans lesquels on lisait la Vulgate présentaient bien des variantes, comme c'est le cas pour n'importe quel texte latin hérité de l'Antiquité. Ceci n'est pas sans suggérer quelques réflexions au spécialiste de l'Antiquité tardive chrétienne. Lorsque nous éditons un auteur patristique latin, nous nous souvenons que tous ceux qui sont antérieurs à saint Jérôme, et bien des auteurs postérieurs, lisent la Bible juive dans une traduction latine locale ou régionale, faite sur le grec de la Septante et non sur l'hébreu, une traduction « vieille latine » (tel est le terme consacré), parfois très proche de ce qu'écrivait Jérôme d'après l'hébreu, et parfois très différente. Donc, lorsque pour les citations de la Bible les variantes des manuscrits opposent des leçons conformes à la Vulgate et des leçons tout autres, nous devinons que trottait dans la tête des scribes médiévaux le texte de la Vulgate, la Bible qu'ils lisaient tous les jours, et que cela en a influencé certains. Nous décidons donc que le texte non Vulgate a toutes les chances d'être plus fidèle à l'original, et nous éditons en conséquence. Cette méthode est justifiée. Mais il nous faudra peut-être prendre en compte que la phrase que nous allons chercher dans la Vulgate de notre bibliothèque et celle qui imprégnait la mémoire de tel moine dans tel *scriptorium* au ix^e ou au xii^e siècle peuvent ne pas coïncider. Les « vieilles latines » sont plurielles, nous le savons ; mais la Vulgate elle aussi est demeurée largement plurielle jusqu'à ce que le pape Clément VIII fasse publier en 1592 une édition présentée au monde catholique comme définitive, comme le rappelle ici, p. 80, J.-P. DELVILLE dans son article « L'évolution des Vulgates et la composition de nouvelles versions latines de la Bible au xvi^e siècle ». Cet article examine le travail effectué dans les diverses traductions latines de la Bible, ou seulement du Nouveau Testament, produites par les érudits du xvi^e siècle. Les méthodes furent très diverses. Certains ont seulement voulu remédier au désordre d'une Vulgate plurielle et en établir à partir d'un examen critique des manuscrits le texte authentique, comme on commençait à le faire à la même époque pour Cicéron ou Horace, mais ici avec en plus l'intention de donner

une base plus assurée aux débats religieux. Très vite d'autres sont allés plus loin, et ont apporté à la Vulgate des corrections destinées à rendre le texte plus exactement conforme à l'original grec ou hébreu, objet lui-même d'une recherche critique. Certains, tels Erasme et Robert Estienne, ont ainsi publié successivement plusieurs traductions en modifiant leur méthode. Cela peut aboutir en certains endroits à une traduction latine entièrement nouvelle, totalement affranchie de la Vulgate — en certains endroits seulement, car la traduction de bien des phrases du texte biblique original ne prêtait pas à controverse, et retoucher la Vulgate n'avait là guère de sens, sauf pour ceux, et il y en a eu, qui par souci littéraire ont entrepris d'habiller la Bible en latin cicéronien. Quelle diversité !

Quel que soit leur souci d'offrir à leurs fidèles des traductions en langue vernaculaire, les protestants n'en ont pas moins participé activement à cet épanouissement de traductions latines. Cela ne nous étonnera pas si nous nous souvenons que le latin est, et lui seul, la langue de communication entre les érudits à travers l'Europe, donc aussi la langue des controverses à travers la chrétienté. Un bon texte latin de la Bible, du Nouveau Testament surtout, est indispensable, et cela intéresse autant les protestants que les catholiques. Luther, Calvin, mais plus encore Théodore de Bèze, ont participé à cet effort en même temps que d'autres protestants moins célèbres, comme ce Castellion dont les traductions de la Bible, en latin puis en français, ont joué un rôle important au milieu du siècle. Les catholiques, bien sûr, ne sont pas en reste, du moins jusqu'à la pétrification de la Vulgate catholique en 1592.

Outre les deux articles que j'ai exploités ci-dessus, voici pour l'information des spécialistes la liste des autres contributions. Marie-Christine GOMEZ-GÉRAUD ne s'est pas contentée de proposer l'Introduction (« Entre tradition et modernité : les Bibles latines au xvi^e siècle »), elle cosigne avec Anne-Laure METZGER-RAMBACH « Reformuler la Vulgate ? Castellion devant le IV^e livre d'Esdras ». Pour le Moyen Âge : Bénédicte MICHEL, « Les sources scripturaires d'une Bible vernaculaire au Moyen Âge : l'exemple de la 'Bible historique' » et Michel Jean-Louis PERRIN, « Hraban Maur et la Bible ». Pour le xvi^e siècle : Bernard ROUSSEL, « La *Biblia* éditée par Robert Estienne à Paris en 1532 » ; Bénédicte BOUDOU, « Henri Estienne lecteur des versions latines des Psaumes » ; Nicole GUEUNIER, « Le *Cantique des cantiques* dans la Bible Latine de Castellion » ; David AMHERDT, « Les *Dialogi sacri* : une Bible latine pour les enfants ? Les relations entre la Latine de Castellion et les *Dialogi sacri* » ; Olivier MILLET, « La distinction de la prose et de la poésie dans la disposition typographique des Bibles latines de la Renaissance (1500-1557) » ; Olivier SZERWINIACK, « Les glossaires de noms hébreux dans les Bibles latines imprimées aux xv^e et xvi^e siècles : quelques jalons » ; Thierry VICTORIA, « Le paratexte de l'Apocalypse dans quelques Bibles latines de la première moitié du xvi^e siècle » ; Gérard GROS, « Pour une conclusion ».

Un dernier mot, sur le terme *Biblia*, qui fournit le titre de l'ouvrage. Il s'agit d'un emprunt latin au grec τὰ βιβλία « les Livres », autrement dit les livres sacrés du christianisme. Effectivement ce que nous appelons la Bible n'est pas un livre, mais une petite bibliothèque réunissant des livres de genres très divers. *Biblia* est donc un pluriel neutre, mais il s'est produit au cours des siècles, comme pour *folia* qui a donné le français « feuille », que ce pluriel neutre a été entendu comme un féminin singulier, d'où dans notre langue la Bible. Cette évolution du mot latin avait-elle complètement abouti chez nos érudits de la Renaissance ? Les auteurs de l'ouvrage semblent le croire, puisqu'il n'y est question partout que de « la » *Biblia*. Un coup d'œil sur les photographies qu'ils ont insérées dans le livre aurait pu les inquiéter. Deux des planches reproduisent une page de titre. Sur la planche XI, Bible hébraïque traduite en latin par Pagnini, rééditée en 1571, on lit : *Biblia hebraica. Eorun-*

dem latina interpretatio ; la reprise de *Biblia* par *eorundem* rend évident qu'on a là un pluriel neutre. C'est moins clair à première vue sur la planche I, Bible de Robert-Estienne de 1652, avec : *Biblia. Breves in eadem adnotationes* ; on pourrait croire qu'*in* est suivi d'un ablatif féminin, mais je tiens que l'accusatif (« notes portant sur ») est plus vraisemblable que l'ablatif (« notes dans » ou « notes quand il s'agit de »). Un détail à revoir.

Michel POIRIER.

Mélanges et Recueils divers.

Parole, Media, Pouvoir dans l'Occident Romain. Hommages offerts au Professeur Guy ACHARD, rassemblés et édités par Marie LEDENTU (Collection du Centre d'Études Romaines et Gallo-Romaines, Nouvelle série n° 30) : Lyon, Université Lyon 3 — Jean Moulin, 2007, 515 pages.

Ce volume de mélanges compte 23 contributions, dont 17 sont issues d'un colloque organisé en novembre 2004 à l'Université Lyon 3 — Jean Moulin par le C.E.R.O.R., à l'occasion du départ à la retraite du professeur Guy ACHARD, qui a rejoint l'université Lyon 3 dès sa création, comme maître assistant, puis y a été professeur de 1980 à 2003, ainsi que directeur du C.E.R.G.R. (Centre d'Études Romaines et Gallo-Romaines), devenu depuis C.E.R.O.R. (Centre d'Études et de Recherches sur l'Occident Romain). Ses travaux, résumés par une bibliographie (p. 5-7), ont porté en particulier sur la rhétorique, l'éloquence et l'art de la communication à Rome à la fin de la République et au début du Principat, tant chez Cicéron que chez les historiens (César, Salluste, Tite-Live), dont il a été plusieurs fois l'éditeur pour la Collection des Universités de France (*Rhétorique à Hérennius*, 1981, 1997²) ; Cicéron, *De l'invention*, 1994 ; Tite-Live, *Histoire Romaine XXXIII*, 2001). On pourra ici indiquer que l'article « L'image du pouvoir dans les discours cicéroniens ou l'art de la déformation politique » est finalement paru en 2008, dans *Pouvoirs des hommes, pouvoir des mots, des Gracques à Trajan. Hommages au Professeur Paul-Marius Martin*, O. DEVILLERS et J. MEYERS (éd.), B.É.C. 54, Paris.

C'est dans le prolongement de ces travaux que les contributeurs ont été invités à écrire sur le thème « Parole, Media, pouvoir dans l'Occident romain ». Les contributions ont été réparties en trois parties cohérentes et de longueur (mais non de valeur) inégale. Le tout est accompagné d'un *index rerum* et d'un *index nominum*.

1. « Le pouvoir de la parole : contextualisation générique et questionnement éthique », 9 articles, p. 10-172. Les premiers articles présentent des synthèses sur l'effet que produisent l'emploi de *iste* (principalement chez Cicéron et Plaute), qui permet de garder saillante dans l'esprit une notion ou une personne (M.-D. JOFFRE, « *Iste*, un moyen de capter l'attention de l'auditoire »), ou l'utilisation des « gros mots », qu'il faut savoir repérer et savourer dans leur subtil dosage littéraire (C. NICOLAS, « Les gros mots : une forme romaine de communication ? »). Suivent un parcours d'extraits de Quintilien et de Cicéron sur les services que rend la musique à l'art oratoire (A. ARCELLASCHI, « Parole et musique »), et une brève introduction à l'histoire de la tradition spécifiquement romaine du dialogue philosophique avant Cicéron (A. et Y. LEHMANN, « La naissance du dialogue philosophique à Rome »). Le questionnement plus général de C. LOUTSCH (« Remarques sur la